

Le hockey : miroir réfléchissant ou aliénant?

Suzanne Laberge et Alain Deneault

Numéro 770, janvier–février 2014

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/70821ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Centre justice et foi

ISSN

0034-3781 (imprimé)

1929-3097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Laberge, S. & Deneault, A. (2014). Le hockey : miroir réfléchissant ou aliénant? *Relations*, (770), 38–39.



Le hockey : miroir réfléchissant ou aliénant?

Devenu à la fois plus élitiste et plus inclusif, le hockey offre un miroir de la société.

SUZANNE LABERGE

L'auteure est professeure au Département de kinésiologie de l'Université de Montréal

On pourrait croire que le hockey est de plus en plus loin du peuple en raison de certaines contraintes d'accessibilité (le prix des billets, la télédiffusion en français réservée à des chaînes spécialisées, etc.). Pourtant, la prégnance de ce sport au sein de la collectivité québécoise ne fait pas de doute, bien que ce soit sous des formes et des fonctions différentes de celles du passé. Trois principaux indicateurs, interreliés, permettent de distinguer ces changements : le développement du hockey féminin, la médiatisation grandissante et les affinités avec les valeurs néolibérales dominantes.

LE HOCKEY FÉMININ

Le développement du hockey féminin dans les écoles, les centres de loisirs et l'institution sportive a élargi la base des personnes pratiquant ce sport. On rejoint désormais un groupe social qui, dans le passé, en était presque exclu. Cela a contribué au maintien de l'intérêt populaire pour cette activité sportive. Le cas de Manon Rhéaume (gardienne de but dans une équipe de la LNH – le Lightning de Tampa Bay – au début des années 1990) a alimenté les rêves de bien des jeunes filles, nourri les médias et suscité des débats tant chez les partisans que chez les joueurs et dans la population en général. La présence relativement ré-

cente d'équipes féminines de hockey aux Jeux olympiques contribue également à la visibilité et à l'importance de ce sport dans l'imaginaire collectif. Elle fouette le nationalisme et soulève les passions dans les pays en compétition. Bien sûr, le développement du hockey féminin n'est pas étranger à la concurrence que se livrent les associations sportives pour augmenter leur membership, lequel est déterminant pour leur survie. Chose certaine, la présence accrue des femmes dans le hockey contribue au fait que ce sport rejoint directement une plus grande part de la population que par le passé.

Les médias, toutes catégories confondues, assurent évidemment la présence continue du hockey dans l'imaginaire collectif. Ce sport a la cote auprès d'eux, car il est une « mine d'or de spectaculaire » et un appât de choix pour recruter des commanditaires. Il offre émotions et suspense. Le jeu est très rapide, le nombre de joueurs imposant et le fait d'autoriser les bagarres (sans bâtons) et les mises en échec favorise les incidents fournissant les drames et le sensationnel dont les médias vont se nourrir. La population a toujours été attirée par ce type de confrontation agressive, parfois dramatique, dont la reproduction à l'identique est impossible et le résultat incertain. Bien sûr, d'autres sports d'équipe (par exemple, le football ou le soccer) offrent certaines de ces propriétés spectaculaires. Toutefois, ils ne sont pas aussi présents et n'ont pas l'importance historique du hockey au Québec.

UN MIROIR

Par ailleurs, le spectacle du hockey ne fait pas que distraire ou alimenter les passions. Il propose une représentation de la vie conforme au néolibéralisme qui façonne de plus en plus le quotidien de la population, qui s'y reconnaît. À titre d'exemples, on y trouve le culte de la performance, le revenu basé sur cette performance (synonyme d'acceptation des inégalités économiques), la mesure du rendement au moyen de statistiques, le dépassement de soi au travail. Cela se fait souvent aux dépens de la santé des joueurs, qui sont prêts à subir des commotions cérébrales – cela « fait partie du jeu » – et ont recours à une pharmacopée presque sans limites pour contrôler leur corps et supporter la prise de risque valorisée dans un contexte de compétition accrue.

Bien sûr, les spectateurs n'ont pas le salaire des joueurs de hockey... mais ils évoluent souvent dans un univers de travail régi par des valeurs, normes et exigences analogues (la multiplication des *burnout* équivalant aux commotions). On ne s'étonnera pas de voir les discours entrepreneurial et politique emprunter leurs métaphores au domaine sportif. Le hockey est récupéré comme icône confortant un mode de vie économiquement inégalitaire, où règne la performance et où la fin justifie les moyens. Et qu'on soit joueur ou non, fan ou anti-fan, on se trouvera un jour ou l'autre exposé à une représentation du hockey dans notre vécu quotidien, tant sa prégnance dans l'imaginaire collectif des Québécois reste forte. ●



Sport national des Québécois, le hockey est-il de plus en plus contaminé par l'argent et les valeurs néolibérales? Quel rôle joue-t-il dans la société québécoise et comment ce rôle évolue-t-il? Nos auteurs invités en débattent.

Le hockey est-il jamais autre chose qu'un théâtre idéologique visant à abuser les masses?

ALAIN DENEAULT

Le Club de hockey Canadien est une entreprise qui offre, au nombre de ses marchandises, un objet d'identification collective. Ses affaires vont bien. Sa marque est aujourd'hui la plus prisée des Québécois.

LE POINT DE DÉPART

Dès les origines du club, en 1909, le riche James O'Brien, sénateur à Ottawa, conçoit l'équipe d'abord et avant tout comme un point d'ancrage symbolique destiné aux francophones. La minorité abusée qu'ils constituent passe à ses yeux pour un marché fertile. L'investisseur ne ménagera d'ailleurs aucun stéréotype en fondant «Le Canadien». Il entrera en concurrence avec le National de Montréal, une autre entité du même genre, gérée plus conséquemment par la bourgeoisie francophone. Plus puissant économiquement, capable de recruter les joueurs talentueux arborant des patronymes de la communauté linguistique (Laviolette, Pitre ou Vézina), O'Brien poussera le National à la faillite et thésaurisera seul la rente tirée de l'identification psychologique de la population à son équipe. De façon concomitante, il créera les Creamery Kings de Renfrew, version ontarienne anglophone de sa créature montréalaise, et capitalisera en monnaie sonnante et rébuchante sur une «rivalité» montée de toutes pièces.

Ce miroir déformant deviendra une source importante d'illusions stériles et de productions idéologiques pour les francophones –un puissant objet de contrôle. D'abord en donnant à la majorité blanche un récit d'appro-

priation originel du territoire canadien contribuant à reléguer dans l'oubli le lien autrement plus fondamental et organique que les membres des Premières Nations entretenaient à son égard. Ensuite, en mettant en scène le conflit politique entre des francophones largement prolétarisés et des anglophones économiquement dominants, sur le mode stérile de la prouesse héroïque. Hubert Aquin s'en désolera dans son fameux texte «La fatigue culturelle du Canada français», publié dans la revue *Liberté* en 1962 :

«L'exploit seul nous valorise et, selon cette exigence précise, il faut convenir que Maurice Richard a mieux réussi que nos politiciens fédéraux. Nous avons l'esprit sportif sur le plan national et comme nous rêvons de fabriquer des héros plutôt qu'un État, nous nous efforçons de gagner individuellement des luttes collectives. Si le défi individuel que chaque Canadien français tente en vain de relever dépend de la position du groupe canadien-français considéré comme totalité, pourquoi faut-il relever ce défi collectif comme s'il était individuel?»

Cette scène de la réussite et de l'exploit possible –la surface glacée de la patinoire–, a longtemps passé pour le point d'appui d'un postulat d'égalité entre les communautés. Après tout, ne se soumet-on pas tous aux mêmes règlements sur la glace? Comme dans la vie, induira-t-on. Cela a considérablement retardé la mobilisation collective des Québécois. On le sait, Le Canadien s'est ensuite voulu un modèle de réussite symbiotique d'un Canada exemplairement promu par Pierre-Elliott Trudeau. On y trouvait

tout ce que le Canada possède de symboles ainsi que des Torontois et des Ontariens robustes et efficaces, épaulés par quelques personnages de soutien provenant des différentes régions du pays, tous menés bien sûr par de dévoués Québécois prenant dans ce cadre artificiel-là toute leur place.

DISTRACTION MASSIVE

À l'ère de l'ultralibéralisme économique mondialisé, Le Canadien sert toujours d'écran de projection de la collectivité suivant des logiques marchandes et symboliques qui nuisent pourtant à l'émancipation de celle-ci. On accourt au stade (ou dans les brasseries quand on n'a pas les moyens de s'abonner chez soi aux diffusions des matchs). On s'y fait servir la défense et illustration récurrente d'un ordre qui célèbre la disproportion des revenus, le dépassement de soi, la meurtrissure des corps dans la dévotion au travail, l'obéissance à l'autorité, la pression psychologique à rendre fou, le triomphe aveugle de la loi de l'offre et de la demande, alors que ce sont là des ponts idéologiques dont le public souffre à son échelle dans l'ordre des activités qui sont les siennes le jour. Les spectateurs se réjouissent de la performance d'un athlète en qui ils croient en arguant qu'il ne gagne «que» deux millions de dollars par année. Ils connaissent davantage les décisions du *coach* et l'évolution budgétaire de «leur» équipe que les actions du premier ministre et ce qu'il advient du budget de l'État. Ainsi, on en vient à restreindre sa conscience aux termes élémentaires d'une arène qui simplifie à outrance les façons de concevoir le monde. ●

L'auteur, philosophe et essayiste, a créé le cours intitulé «La sociologie du sport comme spectacle de masse» au Département de sociologie de l'UQAM en 2008